Sandra Carmignani, *Mémoires de l'esclavage et créolité. Le patrimoine du Morne à l'île Maurice*

Paris, Karthala-CIRESC, 2017, 312 p., bibl., cartes (« Esclavages »).

Mathieu Claveyrolas

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/32946>

DOI : 10.4000/lhomme.32946

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 291-293

ISBN : 978-2-7132-2735-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Mathieu Claveyrolas, « Sandra Carmignani, *Mémoires de l'esclavage et créolité. Le patrimoine du Morne à l'île Maurice* », *L'Homme* [En ligne], 227-228 | 2018, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/32946> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.32946>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2022.

© École des hautes études en sciences sociales

Sandra Carmignani, *Mémoires de l'esclavage et créolité. Le patrimoine du Morne à l'île Maurice*

Paris, Karthala-CIRESC, 2017, 312 p., bibl., cartes (« Esclavages »).

Mathieu Claveyrolas

RÉFÉRENCE

Sandra Carmignani, *Mémoires de l'esclavage et créolité. Le patrimoine du Morne à l'île Maurice*, Paris, Karthala-CIRESC, 2017, 312 p., bibl., cartes (« Esclavages »).

- 1 Cet ouvrage trouve logiquement sa place dans la collection « Esclavages » des éditions Karthala, au cœur des recherches sur les problématiques de la mémoire et du patrimoine liés à l'esclavage depuis plusieurs années. Thèse de doctorat remaniée, il est agréable à lire, malgré quelques répétitions et un usage du « je » systématique et peu justifié.
- 2 À l'île Maurice comme dans de nombreuses sociétés à fondements esclavagistes, un morne est une montagne, définie par un imaginaire qui l'associe à une nature peu domestiquée par opposition aux plaines cultivées dans le cadre des plantations. À Maurice, le terme « morne » s'applique avant tout, et avec majuscule, à un site unique, investi de nombreux enjeux identitaires : le Morne Brabant, masse montagneuse de 550 mètres d'altitude occupant l'essentiel d'une péninsule au sud-ouest de l'île. Longtemps discret dans un paysage mémoriel mauricien très pauvre, le Morne a été inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco en 2008.
- 3 Sandra Carmignani étudie les causes, le « parcours » (p. 12) et les effets de la patrimonialisation d'un lieu de mémoire de l'esclavage dans le contexte mauricien de discrimination de la communauté des Créoles, identifiés localement comme les descendants des esclaves. L'auteure « interroge la manière dont la mémoire de l'esclavage est pensée et mise en scène », mais aussi, et plus intéressant encore, le

« glissement » de la condamnation de l'esclavage à la dénonciation de ses conséquences contemporaines sur la communauté créole (p. 14). Un des points forts de son ouvrage consiste à croiser deux perspectives : d'une part, la mise en œuvre chaotique (locale) d'un processus standardisé (international) de patrimonialisation du site ; d'autre part, les enjeux identitaires que cristallise le Morne, autour de la construction d'une communauté créole à Maurice.

- 4 Le Morne Brabant aurait servi de refuge aux Marrons, ces esclaves ayant fui les plantations. Plus encore qu'un lieu de mémoire de l'esclavage, le site classé célébrerait donc un lieu de résistance. Sandra Carmignani insiste pourtant sur l'ambiguïté de l'image du Marron ici convoquée. Tout d'abord, selon la légende, à l'arrivée des soldats britanniques venus leur annoncer la bonne nouvelle de l'abolition de l'esclavage, les Marrons, persuadés qu'on venait les capturer, se sont jetés dans le vide. Ce suicide par malentendu couronne de sa violence symbolique plusieurs siècles d'esclavage déshumanisant, semblant signifier la victoire de l'aliénation sur la tentative vaine de résister. Qu'un tel suicide collectif, à l'origine légende contestée, « raconter » (p. 76), en vienne, au terme du processus de patrimonialisation, à faire office de « mythe d'origine » (p. 101) de la communauté créole, ne semble rien augurer de très optimiste pour ces descendants auto-proclamés des Marrons. Ensuite, l'auteure souligne le paradoxe grinçant d'un patrimoine « de l'humanité » censé rendre hommage à l'esprit de rébellion et de liberté des Marrons, mais dont l'accès reste pourtant clôturé et la propriété privée, aux mains des descendants de grands planteurs blancs. L'État mauricien, propriétaire du seul sommet de la montagne, se voit forcé de négocier âprement pour ménager un chemin d'accès à ce patrimoine, comme il a dû le faire pour empêcher les promoteurs d'y installer un téléphérique à vocation touristique.
- 5 Chacune de ces luttes est précisément documentée et utilement contextualisée dans les enjeux locaux. On aurait parfois aimé que l'auteure aille plus loin encore et interroge notamment la différence fondamentale entre la promotion de l'image du Marron et celle de l'esclave. On sait ainsi que les penseurs de la créolité martiniquaise voient dans le Marron une figure stérile, à l'africanité illusoire, symbole d'un héroïsme « conforme aux légendes occidentales, [...] et donc autorisé [...] l'unique résistance recevable – d'autant plus recevable qu'elle avait plus ou moins échoué »¹. Pour Patrick Chamoiseau, c'est au contraire l'esclave de la plantation qu'il faudrait commémorer et ériger en ancêtre des Créoles, celui qui s'adapte, crée, résiste et détourne au cœur du système esclavagiste. Dans le cas mauricien, où les Créoles revendiquent l'esclavage comme héritage les différenciant des autres communautés, discuter cette image de l'esclave-créole aurait pu nourrir le débat sur les possibilités et limites de la comparaison entre créolités mauricienne et caribéenne.
- 6 L'auteure expose en détail les difficultés inhérentes à la quête d'une mémoire de l'esclavage, à l'île Maurice comme ailleurs. Le désintérêt total pour des populations assimilées à des « biens meubles » couplé au souci des esclaves de cacher aux maîtres toute trace de leur résilience, mais aussi l'énergie mise par les autorités coloniales à taire le passé² laissent l'historien sans sources écrites. Quant aux sources orales, si elles existent, il faut les traquer dans des mémoires et modes de transmission individuels, se méfiant de toute institutionnalisation³. Dans ce contexte, l'enquête de Sandra Carmignani porte davantage sur la fabrique du patrimoine du sous-titre de l'ouvrage, que sur les « mémoires de l'esclavage » du titre. Il faut dire que la mémoire d'abord contemporaine et institutionnelle ici étudiée fait écho, en creux, à la faible présence

d'une mémoire des ancêtres esclaves ou des Marrons. Même les cérémonies commémorent l'abolition, passant sous silence l'esclavage en tant que tel. On comprend, avec la patrimonialisation du Morne, combien les enjeux politiques renvoient surtout aux tentatives de ceux qui se perçoivent comme descendants d'esclaves de dépasser le « malaise créole » contemporain.

- 7 L'enquête souligne également l'encadrement institutionnel de la patrimonialisation. D'un côté, en effet, le site du Morne est confisqué par le gouvernement (p. 96) et les institutions internationales (Unesco), qui impulsent une normalisation internationale de la mémoire de l'esclavage et une folklorisation des Créoles. De l'autre, les militants de la cause créole considèrent d'abord le Morne comme une « ressource identitaire » dans la construction d'une communauté séparée (p. 13). Les habitants créoles des villages alentour, premiers concernés par la mémoire locale et par les éventuelles retombées (y compris économiques) de la patrimonialisation, ne sont que très marginalement intégrés au processus mémoriel. Ce sont donc les discours, stratégies et revendications identitaires des militants, ainsi que les discours et les politiques gouvernementales, qui constituent l'essentiel des sources de Sandra Carmignani. Quant à l'ethnographie, elle est mobilisée pour l'étude de deux commémorations officielles de l'abolition de l'esclavage autour du Morne. Cet usage de sources déconnectées des réalités quotidiennes des Mauriciens (pp. 67, 84, 90, 157) est assumé par l'auteure, mais laisse parfois l'ethnologue insatisfait : n'existe-t-il à Maurice aucune mémoire non officielle de l'esclavage, en marge des pouvoirs ? Autre regret : les multiples qualifications du Morne comme une « montagne sacrée », et des cérémonies comme des « pèlerinages » (pp. 92, 128, 145) auraient mérité une ethnographie, et une analyse, spécifiques. En l'état, le lecteur comprend mal s'il doit prendre au sérieux ces références religieuses (chrétiennes, rastafari, « africaines » ? synchrétiques ou multiples et concurrentielles ?), ou les cantonner à un registre rhétorique. Peut-on étudier les logiques d'ethnisation mauriciennes sans ethnologie du religieux ?
- 8 Cet « angle mort » mis à part, l'analyse de Sandra Carmignani est précise, décrivant l'« africanisation de la créolité » (p. 85) et l'« ethnisation des mémoires » à l'œuvre à Maurice. Le projet identitaire créole répond bien au « fort sentiment d'indianisation de l'île » depuis l'indépendance en 1968 (p. 129), et les significations de la patrimonialisation du site marron ne peuvent être comprises qu'au regard de la patrimonialisation d'un autre site mauricien, celui de l'Aapravasi Ghat où ont débarqué les engagés indiens. Le contraste entre l'abolition de l'esclavage, fêtée sur les lieux d'un suicide collectif, et la commémoration officielle du début de l'engagisme, sur le lieu d'arrivée des Indiens, symbole d'un premier ancrage de la communauté aujourd'hui au pouvoir, prend ainsi toute sa mesure. La patrimonialisation du Morne s'inscrit effectivement dans une exigence politique nationale d'équilibre communautariste, ce pour quoi la définition d'une identité créole « fermée » doit être perçue en rapport avec les durcissements identitaires des communautés indo-mauriciennes. Sans doute l'auteure aurait-elle pu approfondir les modalités mauriciennes de cette dialectique créolité/indianité⁴. On regrette en ce sens l'absence d'index qui aurait favorisé les lectures transversales de l'ouvrage et donc le décloisonnement des champs d'étude de la créolité et de l'esclavage d'un côté, de l'indianité et de l'engagisme de l'autre, afin de mieux accéder à une analyse globale de la société et de l'histoire mauriciennes. On peut d'ailleurs se demander si, dans le contexte local, le « récit national » (pp. 102, 120, etc.) unifié, dont on a tendance à chercher la trace et à déplorer la construction laborieuse, est vraiment le modèle de « vivre ensemble » le plus pertinent à discuter ; d'autres

modèles plus proches de la logique créole, comme les réseaux multiples, mériteraient d'être envisagés.

- 9 Longtemps délaissée par les recherches académiques, l'île Maurice a donné lieu depuis une dizaine d'années à plusieurs ouvrages fondamentaux qui ont balisé le champ de recherche. Celui de Sandra Carmignani contribue incontestablement à ce renouveau, en plus d'offrir un cas d'étude précis sur un processus de patrimonialisation lié à l'esclavage.
-

NOTES

1. Cf. Patrick Chamoiseau, *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997 : 53-54.
2. Cf. Michel-Rolph Trouillot, *Silencing the Past. Power and Production of History*, Boston, Beacon Press, 1995.
3. Cf. Christine Chivallon, *L'Esclavage, du souvenir à la mémoire. Contribution à une anthropologie de la Caraïbe*, Paris, Karthala-CIRESC, 2012 (« Esclavages »).
4. Dont Catherine Servan-Schreiber a fait le titre d'un ouvrage collectif majeur, absent de la bibliographie : cf. Catherine Servan-Schreiber, ed., *Indianité et créolité à l'île Maurice*, Paris, Éd. de l'EHESS, 2014 (« Purusârtha » 32).